

Karl Lagerfeld Flair de contrastes

Au Met de New York, l'exposition du Costume Institute revient sur la carrière protéiforme du couturier allemand, tout en antagonismes exubérants, en près de 200 pièces réalisées pour «ses» maisons.

Par **MARIE OTTAVI**
Envoyée spéciale à New York

Une question à 1 000 points au sujet de Karl Lagerfeld concerne non pas les grands secrets qui ont jalonné sa vie (celle-là vaut des millions), mais son style et son apport à la mode. Qu'on ne porte pas le couturier allemand dans son cœur, qu'on exècre son sarcasme felleux et ses points de vue quelque peu rétrogrades sur le monde n'enlève rien à l'affaire. «Karl» manque à la mode, moins pour une allure qui déterminerait un style Lagerfeld que pour sa voracité, sa culture et une énergie jamais affaiblie. Lagerfeld, qui s'est installé à Paris au début des années 50 dans l'espoir de pénétrer le monde des grandes maisons de couture, n'a jamais cherché à imposer une ligne claire et a souvent nié vouloir manquer de sens selon l'histoire de la mode féminine. D'uncurément qu'il n'y est pas parvenu, contrairement à Gabrielle Chanel qui a féminisé le pantalon et la veste en tweed, développé un vestiaire bourgeois que Karl Lagerfeld a si bien modernisé dans les années 80 et 90, à Christian Dior et son tailleur Bar, à André Courrèges et sa minijupe ou même aux épaulés démesurés de Thierry Mugler et Claude Montana. Contrairement aussi à Yves Saint Laurent, grand ami de jeunesse et d'ennemi rival, déterminé, lui, à voir son nom gravé dans le marbre à grands coups de robes Mondrian, de sahariennes et de smoking androgynes.

Karl Lagerfeld (1933-2019) a refusé tous les hommages de son vivant et lui les rétrospectives, se voyant créateur mais sûrement pas artiste. Comment dès lors dédier une exposition au maître sans trahir le principal intéressé? Anna Wintour, présidente du Met Gala –grand-messe people organisée chaque premier lundi de mai en vue de gagner des fonds pour le Costume Institute–, tenait à offrir à «Karl», l'un de ses grands amis, les prestigieuses cimaises du Metropolitan, quoi qu'il en coûte. Andrew Bolton, conservateur en chef de l'établissement, s'est employé à décrypter le geste lagerfeldien par le prisme des antagonismes, qui confirme que le couturier avait les défauts de ses qualités : savoir tout faire et le prouver saison après saison.

UN «DESIGNER ULTIME»

L'exposition s'intitule *Karl Lagerfeld: A Life of Beauty*, formulation issue d'un ouvrage de William Hogarth, peintre du XVIII^e siècle pour qui «la figure de beauté», celle qui capte la force et l'énergie vitale, est courbe voire serpentine plutôt que rectiligne. Elle mêle les maisons: Balmain où Lagerfeld débute, représenté par la toile (ce premier modèle de travail qui modélise les croquis du fameux manteau –dont l'original a malheureusement disparu– que Lagerfeld réalisa pour un concours de mode en 1984, qui signa son entrée dans l'industrie et sa rencontre avec Yves Saint Laurent, lequel remporta le premier prix dans la catégorie robe, Andrew Bolton a retrouvé une lettre de huit pages que Lager-

feld n'écrit à sa mère peu après avoir remporté ce prix, dans laquelle il estime que son manteau est meilleur que la robe de Saint Laurent, preuve de la compétition jamais apaisée entre les deux hommes.

Patou, où il a passé cinq ans (1958-1963), est bien sûr évoqué, mais on redécouvre surtout les vêtements créés pour C h l o é , F e n d i , Karl Lagerfeld et Chanel, ces trois dernières maisons étant mêlées dans l'exposition. *Karl Lagerfeld: A Life of Beauty* se joue

des époques pour figurer neuf expositions, dans un dédale de galeries et d'alcôves, scénographié par l'architecte japonais Tadao Ando: féminité-masculin, romantique-militaire, rococo-classique, historique-futuriste, ornemental-structuré, canonique-contre-culturel, artisanal-mécanique, floral-géométrique, figuratif-abstrait. Un dixième tableau est quant à lui dédié aux créations satiriques. Les silhouettes sont souvent présentées sur deux niveaux –ce qui force à lever le nez, impressionnant, mais ne permet pas toujours d'apprécier pleinement le travail. Près de 200 pièces sont exposées, parmi les plus impressionnantes du couturier, accompagnées pour la plupart de croquis (pas des originaux, hélas), l'une des forces de Karl Lagerfeld, dessins très détaillés qui ont grandement facilité le travail de ses premières d'atelier dont certains racontent la méthode Lagerfeld devant la caméra de Letic Prigent. Andrew Bolton a préféré se concentrer sur le vêtement plutôt que sur les autres «danseuses» du couturier, la photographie, la littérature, le design et la musique, ou ses déclarations, pour mieux éviter les polémiques. Il parle de Karl Lagerfeld comme d'un «*designer ultime et un esprit solitaire*», inséparable travaillant, tourné vers le jour d'après, mais



Manteau Fendi en vison (automne-hiver 2000-2001).



Manteau Chanel (2017) et robe Chloé «Rachmaninov» (1973). PHOTO © METROPOLITAN MUSEUM OF ART



Deux ensembles Chanel haute couture (1996-1997 et 1987).



Ensemble Karl Lagerfeld (2004).

Au chapitre «canonique», au sens des canons de l'élégance. Andrew Bolton a judicieusement sélectionné une robe couture datant des débuts de Lagerfeld rue Cambon en 1983 et rééditée en 2015. La pièce en crêpe de soie noire est un trompe-l'œil garni de colliers, de bracelets et de ceintures façon breloques et fausses perles. À l'opposé, le versant «contre-culturel» rappelle les accès pop chez Chanel, la grande bourgeoise, et souligne la façon dont il a puisé du côté de la rue, du skate, du surf, du rap ou de la boss, dès les années 80, ce qui participa grandement à moderniser la maison n ni double C : à l'image d'un jean savamment déchiré (issue de la collection croisée 2018-2019, juste avant sa disparition) ou d'une combinaison entièrement matelassée portée avec une veste croquée coordonnée noire (automne-hiver 2013-2014).

Au rayon «rococo» apparaît un incroyablement soigné bijou, veste et pantalon en jacquard et soie dorés et brodés de cristaux, issu de la collection automne-hiver 1996-1997 de Chanel, qui domine cette exposition. Il fallait aussi que Chloé soit dignement représentée, tant Lagerfeld y a donné son meilleur, œuvrant là pour l'une des femmes les plus éclairées du milieu, Gaby Aghion. Une robe «Du rêve» en soie peinte de chinoiserie par Nicole Lefort, pour l'automne-hiver 1976-1977, (1921-2014) illustre la légèreté des tissus et l'humour que Karl Lagerfeld a insufflé chez Chloé, dont il a fait la première marque de prêt-à-porter de luxe. À l'autre bout du spectre, pour incarner la ligne «classique», une robe en soie blanche Fendi, à l'esprit péjoratif, créée pour les danseuses de la Coupe du monde de football organisée à Rome en 1990, est constituée de draps qui s'inspirent des citrons et péplos, tuniques portées dans la Grèce antique.

NI MOROSITÉ NI RESTRICTIONS

La maison italienne pour laquelle Lagerfeld a travaillé plus de cinquante ans (1965-2019) lui doit aussi la place qu'elle a aujourd'hui. Le créateur allemand a d'abord été chargé de réinventer les fourrures exceptionnelles de Fendi, dont c'était le premier territoire avec le cuir. Un incroyable manteau court et croisé en vison (Fendi 2000-2001), recouvert de motifs géométriques de multiples couleurs (ligne «abstraites») incarne cette créativité impossible à résumer, le goût du jeu aussi, au cœur de la matière Lagerfeld qui ne supportait ni la morosité ni les restrictions budgétaires. Couleurs vives, figures libres des imprimés et mode joyeuse composent les collections réalisées pour Chloé dans les années 1971 et 1972, une époque heureuse, celle de l'apparition de son grand amour Jacques de Bascher, décédé en 1989. De l'humour, il y en a également au sein de sa propre marque où son catogan et ses lunettes noires ont fait figure de logo. Inutile de se demander si Lagerfeld aurait aimé se voir accroché aux cimaises. L'ambivalence voulait qu'il soit particulièrement conscient de lui-même tout en cherchant à s'effacer par endroits. Se voit ainsi immortalisé dans l'un des plus grands mannequins du monde lui faisant miroiter sa silhouette, chose impossible pour Karl, infatigable Shiva de la mode. ➤

Amateur de costumes, Lagerfeld trouve chez Chanel les moyens de créer des pièces de haute couture théâtrales.

ÉLAN SPECTACULAIRE

Érudite, l'exposition intellectualise là où Lagerfeld s'élevait à faire pour plaisir, et démontre encore le savoir immense du maître Karl. Partout, il se réfère à un courant littéraire, une époque, une case ou une coterie. Le romantisme, période charnière de la première

féru d'histoire et premier en-culture-gé. Au sein de chacune de «ses» maisons, il a rapproché des contrastes, vaquant par exemple du féminin au masculin. Pour la marque qui porte son nom, fondée en 1984, il élabore des vestes croisées et asymétriques, dont on découvre deux versions, cot aux lignes courbes ou aux lignes droites. Les deux pièces sont noires, soulignées de blanc, ses couleurs fétiches qu'on retrouve sur les motifs d'une robe «Rachmaninov» en crêpe de soie de Chloé (1973), présentée dans la section «figurative».

en chemise de la fin du XVIII^e siècle, portée autrefois en sous-vêtements. Un style popularisé par Marie-Antoinette en quête de cette liberté variée par Rousseau, peut-on lire dans le catalogue.

Amateur de costumes, capable lui-même de s'habiller de façon grandiloquente jusqu'à ce qu'il trouve son uniforme (chemise à col haut, veste cintrée, mitaines, cheveux poudrés et lunettes de soleil), Lagerfeld trouve chez Chanel les moyens de créer des pièces de haute couture théâtrales, comme cette minirobe bustier à paucier recouverte de paillettes blanches et noires, ou cette incroyable veste Alys à basque brodée de sequins et de perles par les ateliers de Lesage. Autre élan spectaculaire mais plus portable : ce grand manteau en tweed aux formes arrondies et exagérées rappelle les toiles du peintre et chorégraphe Oskar Schlemmer.



Karl Lagerfeld en 2018. PHOTO ANNE LEBONTE, TRUNKARCHIVE